PHILIPPE SOUPAULT
Instantanés de Mexico

J'achève un long voyage. Les oiseaux ont une mémoire singulière, la même que la mienne. Ils franchissent à tire d'ailes d'immenses étendues, distinguent tous les détails, même ceux que négligent les piétons, et à la première halte se cachent, mettent la tête sous l'aile et se souviennent pendant de longues journées de tout ce qu'ils ont vu et entendu pendant quelques heures.

Voici plusieurs mois que j'ai achevé un *merveilleux* voyage de découverte. J'ai survolé tout un continent en quelques semaines et j'ai vu battre le cœur de l'Amérique du Sud. Et de retour à mon point de départ, perdu dans la foule des humains et des oiseaux, je me suis souvenu. J'ai revu des villes et des visages, j'ai retrouvé des parfums et des couleurs. J'ai entendu surtout la musique qui s'élève de cette terre comme une aurore.

Il me semble que je n'ai rien oublié. On oublie des indifférents, on se souvient des amis.

Je ferme les yeux pour mieux voir, surtout pour mieux entendre. Et j'écoute aussitôt monter des terres survolées ces nuages de musique. J'aperçois au milieu d'un champ rouge se dresser une colonne de fumée et c'est une chanson qui élève jusqu'à moi des fruits d'une couleur qui exige un parfum jamais encore respiré.

Ce voyage dont je me souviens avec une tendresse que je ne sais et ne veux étouffer est composé d'images. Aucun chiffre. Et quand je m'étonne de ne me rappeler à chaque étape que des visages d'amis, des mains tendues, des fleurs, des airs de musique, des odeurs qui montent à la tête pour qu'on sache mieux aimer, au lieu de colonnes numérotées et de statistiques, je me félicite aussitôt. Combien de voyageurs, seigneurs de la finance, maîtres de la politique, ont commis d'erreurs et proposé

des interprétations aussi fausses que les calculs des économistes à leur retour du continent sud-américain?

Je ne cherche pas d'excuses. Je n'ai, pour être sûr d'avoir raison, qu'à écouter au fond de moi la voix amicale et chaleureuse de l'amitié, qu'à jeter un coup d'œil sur la carte qui s'étale au fond de ma mémoire, carte colorée de joie et de regrets et vivante comme un paysage que parcourt le vent.

Avant de partir, comme tous les voyageurs plus ou moins pressés, j'ai lu des livres lardés de considérations, bourrés d'affirmations géographiques, historiques, économiques, ethnographiques, météorologiques, astronomiques, géologiques, géophysiques, minéralogiques (je ne donne que ces quelques indications), et toutes ces lectures, dès que j'ai survolé villes, villages, montagnes ou vallées, se sont évaporées, dès que j'ai rencontré des hommes de ce continent, ont fondu comme neige.

Je ne sais me souvenir de cette grande amitié qu'en évoquant les images, les chansons, les parfums, des goûts et des contacts. Ce chemin, je le connais, est plus direct que toutes les routes bordées de bornes chiffrées, de kilomètres de chiffres.

Voici la lumière sur cette place où règne la majesté, voici l'heure des cloches près de ce square où se réunissent chaque jour les nuages couleur d'espérance, voici les fruits, voici le velours d'une forêt, immense comme le vertige. Et voici surtout ceux dont on ne savait que le nom, qu'on n'avait jamais vus et qui s'approchent les mains tendues, les yeux brillants et qui vous reconnaissent du premier coup d'œil parce qu'ils aiment la poésie, voici mes amis. J'ai choisi la route de l'amitié.

Je me souviens, je pars, je retrouve le sentier de la fidélité et la voie, large comme un cri de joie, qui me conduit vers ces foyers où m'attendent depuis que j'ai élevé la voix ceux qui ne doutent pas que je saurais, moi aussi, accueillir à bras ouverts leur confiance.

Je laisse donc la musique guider mes souvenirs. Avant mon départ elle m'était à peu près inconnue. Elle portait en effet un masque qui ne pouvait se comparer qu'à la grimace qu'on appelle le sourire mondain, ce masque qu'on voit sur le visage des danseurs condamnés à la danse à perpétuité. Elle était,

quand on soulevait ce masque, défigurée par la lèpre des vulgarisateurs, des arrangeurs, des chefs d'orchestre à répétition.

Elle m'accueillit, cette musique, cette méconnue, alors que je ne m'y attendais pas, dès mon arrivée. À peine pouvait-on la remarquer. C'était cependant un fil que je saisis. Discrète, elle me faisait signe seulement quand je risquais de m'égarer. J'entendais brusquement au coin d'une rue, dans une cour d'une maison, un murmure, une chanson, alors que mon esprit, infidèle, était hanté par les mirages des grandes considérations, les énigmes de la politique et de l'économie. Alors que les devins*, jamais las de se tromper, me proposaient des chemins sans issue, me dirigeaient vers des marécages, j'étais brusquement rappelé à la vie, ramené sur le chemin du *[blanc]* par cette voix qui chantait dans l'ombre, qui chantait sans se tromper, le soleil, l'amour, la fidélité et aussi l'immense tristesse du monde et sa souffrance de tous les jours.

Aucun parmi les livres consultés ne m'avait annoncé que toute l'Amérique du Sud est animée par ces chants beaux comme le sang, que tout le sol de ce continent produit avec une fécondité *incomparable* ces musiques de toutes les couleurs et tenaces comme des parfums.

Ce n'est pas un secret cependant: ce chant s'élève et vous entoure, vous conduit, vous enseigne. Inutile même de prêter l'oreille. La musique, dès qu'on s'approche de l'hémisphère sud-américain, vous accueille. Il semble qu'en franchissant la frontière, les voyageurs, décidés à juger, les bagages et l'esprit remplis de préjugés, deviennent sourds. S'ils écoutaient, s'ils acceptaient seulement ce rythme et ces mélodies qui ne cessent de les solliciter, ils jetteraient leurs valises, leurs préjugés, leurs livres. Ils attendraient avant de juger avec leurs règles à calcul, avant de consulter la balance des budgets, que se soient tus ceux et celles qui ne vivent pas seulement de commerce extérieur et de production industrielle.

Pourquoi ce mépris, cette ignorance pour le don magnifique de l'Amérique du Sud au monde? Pourquoi refuser d'écouter la

* Ce mot, comme tous ceux qui, dans la suite du texte, sont signalés par un astérisque, est d'une lecture incertaine dans le manuscrit original.

voix qui vous sollicite et vous guide dans le brouillard qu'épaississent les préjugés et les considérations historico-politico-économiques? Pourquoi oublier que les peuples qui chantent ne peuvent être comparés à ceux qui calculent? Pourquoi s'obstiner à demander l'équilibre de budgets à ceux qui préfèrent l'harmonie et la vie?

Les hommes qui sourient d'un air avantageux, très fiers de leur science, persuadés qu'ils vont mesurer le monde et l'avenir à leur échelle, ne seront jamais que des explorateurs « perdus dans la brousse » comme ils disent, et pour toujours, des explorateurs décidés à chercher ce qu'ils veulent exploiter et qui n'a d'importance que pour eux. Ils passeront à côté des trésors du monde sud-américain parce qu'ils souhaitent retrouver et non pas découvrir. Je confie mon voyage et mes souvenirs d'abord à la musique. Je l'ai découverte presque malgré moi, j'ai honte de le dire. Il a fallu qu'elle m'indique les étapes.

13 décembre 1943. Je quitte l'hiver et ses fenêtres illuminées, je quitte le froid et ses fuites le long des murs et les poursuites du vent, je quitte la brume et les fumées qui couronnent les cheminées, je quitte la ville que le soleil fuit et les rives des fleuves que personne ne regarde plus, je quitte les silences de l'hiver et les tourbillons.

Je m'envole dans la nuit. Et c'est l'ombre qui vole et qui fuit. Elle glisse le long de l'avion argenté comme un poisson. Je n'ai plus décidément qu'à fermer les yeux. Je vais vers un univers. Je ne suis pas impatient. Comme chaque fois que je pars, j'ai l'impression que je vais naître, que je vais devenir un homme nouveau. Et j'ai assez voyagé pour savoir que je ne me trompe pas. L'homme qui descendra de l'avion qui me ramènera sera différent de celui que j'ai quitté ce soir en montant dans la carlingue. Et je m'apprête. Je me débarrasse de tous mes préjugés, je me frotte les yeux comme lorsque je m'éveille. Je ne veux rien savoir et tout apprendre. Ma tête et mon cœur sont bientôt vides. La nuit m'aide. Elle s'est emparée du monde. J'entends seulement et pour quelque temps le ronflement des moteurs, monotone, régulier, automatique et qui est comme l'ombre du

son. Je ne puis dormir et je m'en réjouis. Pour la première fois je puis réaliser le rêve éternel de voyager dans le firmament. Je me dirige vers les étoiles. Je suis une étoile parmi les étoiles. Elles m'entourent et font des signes. Les plus belles ne sont pas celles qui sont les plus lointaines, celles qui brillent au-dessus de moi. Au-dessous de moi les villes qui scintillent dans la nuit, ces villes que je n'ai jamais vues que multicolores, ont adopté la couleur des astres, ce bleu qui est gris et blanc, qui a la douceur des fourrures et qui tremble comme des feuilles. Les rues sont des voies lactées. Mes yeux commencent à apprendre à voir les lumières de la nuit. L'ombre m'apparaît maintenant nuancée. Je distingue la terre couleur de sang sec, le ciel gris comme la fumée du charbon, les arbres d'un bleu noir qui fait penser à des fantômes. Et les lumières elles-mêmes qui annoncent les villes tournent en secouant des couleurs. Les villes possèdent un cœur tout flambant rouge. Puis elles s'éloignent et se métamorphosent en lacs argentés.

Au centre de la nuit, comme si l'on était posé sur une étoile filante, l'ombre n'est plus obscure. Elle bouge comme une draperie ornée de paillettes. Elle se déplie, s'étale, se gonfle, s'offre puis s'écarte. Alors on aperçoit un paysage qu'on reconnaît parce qu'il est semblable à ceux qu'on dessine en regardant la lune.

On apprend vite à s'orienter au-dessus de la terre nocturne. Seuls apparaissent les points de repère. Toute la confusion du jour a disparu. C'est le règne du calme et de l'essentiel*. Les hommes ne s'agitent plus. Ils vivent comme s'ils se croyaient à l'abri et dans la paix. Il n'y a plus à la surface que les vers luisants, les lucioles, les docteurs roulant dans leur auto, tous phares allumés, pour une consultation urgente, les camions, chenilles lumineuses, gonflés de rêves pour les affamés. Les bruits se cachent. Le vent semble avoir peur de l'ombre et du froid.

Météores, à la manière des feuilles mortes, nous atterrissons. Chaque bâtiment des aérodromes me fait penser, non à une gare, mais à un laboratoire. Un passager est un consultant. On l'observe comme un « cas ». On l'entoure de trop grands soins. Jeunes filles au sourire rassurant ou employés flegmatiques ainsi

que des infirmiers blasés vous examinent comme s'ils vous regardaient à travers un microscope. Il est vrai, et nous l'oublions dès que nous reprenons contact avec le sol, que nous venons des étoiles, que nous sommes en quelque sorte des habitants des planètes, des passagers, ceux qu'on voit une seule fois dans ce monde et qu'on ne rencontrera plus jamais, emportant notre vie comme un secret.

Sans regret on nous conduit, petit troupeau de cobayes inoculés de la maladie des voyages, vers l'avion patient et aussi dépaysé sur le sol qu'un dinosaure dans un musée. On nous enferme dans une boîte. Nous nous laissons rouler, impatients de nous détacher de la terre, un peu honteux de nous savoir malgré tout des terriens.

Nous reprenons notre vol. Les routes du ciel, elles aussi, ont des ornières. Les heures sans sommeil ont perdu leurs couleurs et leurs sonorités. Nous survolons le temps. Impossible de savoir la saison, le mois, le jour, l'heure. Tout paraît désormais plus lent que nous ne le prétendons en nous fiant à nos vieilles habitudes. Sommes-nous à 600 kilomètres ou à 6000 kilomètres de notre point de départ? Inutile de retourner la tête. La nuit ne répond pas.

Je me compare sans cesse à Jonas voyageant à l'intérieur de la baleine. J'entends vaguement les remous, le bruit des vagues que courbe le vent. La pluie, très forte, frappe sur le dos de l'avion. Je me sens à l'abri. Il fait tiède comme dans un lit. Les moteurs et mon voisin ronflent. Une petite lumière, un œil rond qui clique, nous annonce que nous allons atteindre la planète Terre. Et nous nous posons sur une grande mare. Nous sortons de l'avion pour nous enfoncer dans un nuage. La pluie nous réserve son pire accueil. Au loin, du moins elles me semblent très lointaines, les lumières de l'aérogare font des signes comme à des naufragés. C'est, dit-on, la Nouvelle-Orléans. C'est la pluie de la terre mêlée à celle de la nuit. Des averses qu'on subit, qui vous attaquent le visage, qui se moquent de vous.

Peut-être ne partirons-nous pas? Le temps se gâte, paraît-il. Il faut attendre les dernières nouvelles de nuages, la dernière heure, le compte rendu de la tempête.

Ce n'est pas aujourd'hui, décidément, que je reconnaîtrais la Nouvelle-Orléans. Nous repartons, bravement, et fonçons dans la pluie et la nuit. Nous sommes perdus ou du moins nous le croyons car nous perdons contact avec le reste de l'univers. Nous avançons comme des aveugles qui voleraient à deux cent cinquante à l'heure. Il faut prendre son parti de la vitesse et de la solitude. Nous volons dans l'eau. Je pense à cet instrument somme toute singulier, un sous-marin volant, un avion plongeur. Ce sont des images de ce genre* que dicte le chant monotone des moteurs. Je regarde ma montre. C'est l'heure de l'aube en hiver. Mais le soleil et les étoiles ne sont plus que des souvenirs. Pourtant la pluie devient transparente. On ne peut pas compter les gouttes. Nous traversons une cascade large de plus de cent kilomètres avant de plonger vers les lagunes qu'on appelle Corpus Christi.

Impossible de rien voir de ce corps. J'ouvre vainement les yeux à la manière d'un nageur sous l'eau. La pluie m'aveugle et je suis sourd. Je me tais car je n'ai rien à dire. Je songe au déluge. Quarante jours et quarante nuits. Je comprends vaguement qu'il est question que nous demeurions ici jusqu'à ce qu'une éclaircie nous permette de nous échapper. Le déluge. Quarante jours dans ce nuage. Quarante nuits sous cette pluie. Je n'ai rien à dire. La pluie me frappe, me gifle, me tourmente. Je n'ose même pas ouvrir la bouche. Une fois de plus on repart. La pluie est vaincue. Mais elle se défend. Elle jette contre nous toutes ses réserves. On a l'impression qu'elle est, à chaque attaque, plus forte. Les gouttes sont gonflées de rage. Elles rebondissent sur les ailes, elles retombent, elles lèchent, elles se suspendent, elles frappent le toit de l'avion à la façon des esprits qui font craquer les tables tournantes. Il n'y a décidément qu'à fermer les yeux. J'essaie de dormir. Je me persuade que je me dirige vers le soleil et le désert. Et j'ai raison, j'ai deviné que nous quittions le pays que forme la pluie. C'est comme si l'on s'évadait d'une toile d'araignée.

Quand nous arrivons à la frontière, nous tombons sur la terre sèche. Nous sortons d'un rêve et déjà il faut agir, c'est-à-dire attendre avant de montrer des papiers, ouvrir des valises, répondre à des questions. Depuis que nous avions pris notre

vol, nous avions volontiers oublié que nous étions si lourds, que nous étions chargés de tous ces bagages, que nous étions numérotés, photographiés, visés, classés, repérés, distingués, soupçonnés, attendus. Il y a des frontières aériennes, des douaniers pilotes, des inspecteurs des nuées.

Je suis inspecté et l'on me délivre enfin. Je franchis une petite porte qui ouvre sur le ciel. Je sais que je n'ai pas encore dormi. Mes yeux sont lourds et mon corps est sans poids. Je m'installe dans mon fauteuil et j'attends le départ. Je suis décidé à regarder le pays qui monte à l'horizon, cette nouvelle terre qui m'est promise. Je crois aux promesses. Le soleil délivré lance des appels. Nous roulons longtemps. Puis nous nous arrêtons brusquement. Le pilote hésite. Regrette-t-il de quitter son pays? Il prend son élan. Je deviens impatient. Un nouveau monde. Un nouveau ciel d'abord. Enfin nous quittons la terre. Nous nous sentons plus légers, plus calmes. Nous reprenons notre rêve après avoir été réveillés en sursaut. Nous piquons vers le Sud, nous montons vers le soleil, nous atteignons le Mexique.

Arrivée[1]. L'hôtesse de l'air, souriant de toutes ses dents, vient de nous prier de ne plus fumer et de boucler nos ceintures. Dans quelques minutes nous allons atterrir à Mexico.

Je vois la terre s'élancer vers moi, se colorer, prendre du relief. On me crie à l'oreille ce mot « Pyramides! » Je tourne la tête comme un oiseau qu'on réveille. Je me penche, appuyant mon front contre la petite fenêtre. Je ne puis d'abord que m'étonner de sentir la terre chavirer, de la voir monter comme une vague, de me savoir perdu sur une pente. Nous tournons et reprenons notre équilibre à l'horizontale. Je puis alors apercevoir deux petites collines géométriques et les comparer aux descriptions qu'on m'en avait faites: « autels gigantesques destinés à attirer d'innombrables adorateurs ». « Pyramides. Pyramides », répète-t-on autour de moi. Et tous les passagers se précipitent vers les hublots.

1. Ce passage, pour lequel nous ne disposons d'aucun manuscrit et qui s'achève avec « l'auréole des villes », a été dactylographié.

L'avion tourne autour des pyramides posées dans une plaine comme des points de repère. De si haut, ces autels construits pour intimider les foules me paraissent plus étranges, incongrus presque, que terrifiants. Je songe que si les dieux qui, prétend-on, habitent le ciel les considèrent d'aussi haut que moi, ils doivent juger cet hommage qui parut gigantesque aux constructeurs, comme un travail de fourmis. Nous nous rapprochons du sol et la lumière est soudain plus intense. Le visage de la terre se précise. Les arbres jaillissent comme des jets d'eau, les routes qui méritent leur nom de rubans dessinent des promesses, un grand lac, sans rives. Plus loin une fleur rousse, épanouie, c'est une ville. C'est Mexico.

L'avion détruit les légendes. Je ne monte pas vers cette capitale, une des plus hautes du monde puiqu'elle est située à 2 269 mètres d'altitude. Je plonge. Je n'ai pas senti l'air devenir plus pur ni plus léger. Je m'enfonce dans la brume, la fumée, l'auréole des villes.

Les gestes et les démarches. Une femme passe et je la compare à la chanson, à ma chanson. Elle a les yeux très bruns, où couve le feu, elle a une peau de miel, un teint de plume, des cheveux brillants comme une neige noire.

Elle s'éloigne sans qu'on regrette sa disparition. Car ses sœurs, ses filles, ses reflets viennent immédiatement prendre sa place. Je ne suis donc plus seul, plus étranger puisque je reconnais les ombres.

Je sais distinguer les sourires de Mexico, les voix et les regards. Les hommes marchent la tête haute, les mains ouvertes. Les enfants sont fiers comme les adultes et vêtus de la même façon. Ils regardent toujours droit devant eux, bravant la lumière et la bousculade.

J'apprends d'abord la température et avec beaucoup de soin. Pour aimer une ville il faut d'abord connaître sa chaleur et si l'ombre y est froide ou fraîche ou douce. Inutile de regarder le ciel ou les nuages. Je respire sans peine. Je n'ai qu'à suivre mon élan. L'air de Mexico m'entoure, m'accueille et me protège. Me voici revenu au même carrefour, celui où les taxis préfèrent

klaxonner, celui où les hommes et les femmes parlent plus haut, celui que les enfants attendent pour mieux crier et revendiquer. Les petites boutiques serrées les unes contre les autres, pour se protéger du vent ou de la chaleur, me sont déjà familières. J'ai envie d'acheter le stylo que j'ai remarqué il y a une heure, la fleur que j'ai vu s'ouvrir tout à l'heure et le livre qui porte mon nom.

Lorsque je rentre à l'hôtel je ne suis plus un inconnu. On me salue, on me propose des bijoux d'argent, des bonbons* et des journaux. Je me sens armé de souvenirs. Je suis un habitant de Mexico. Je ne vais pas perdre mon temps à le découvrir. Je l'habite. Je veux m'efforcer de me faire aimer de cette ville. Je sais qu'il faut être patient et attendre le soir. C'est l'heure la plus propice, celle où l'on est le plus discret, où les passants ont le plus confiance, où l'on vous attend sans impatience, où l'on trouve plus aisément son chemin.

Et le soir tombe, d'un seul coup me semble-t-il. Mon premier soir dans cette ville. Je sais combien cette pensée peut me rendre triste ou calme. Mais j'ai confiance dans la nuit qui s'approche. Les lumières plus roses que celles de l'aurore tracent des chemins dans l'ombre et les bruits, soudain plus rares, se prolongent. Dès que je sors ce sont ceux que je n'attendais pas qui m'entourent[2].

Les parfums de la ville. Je les suis. Ils me conduisent le long d'un parc. J'ai passé à côté d'un grand théâtre tout blanc, si blanc que la nuit ne peut l'absorber. Le Palais des Beaux-Arts est un morceau de clair de lune éternel. Je m'arrête un instant au pied de la statue qui, j'en suis tout à fait persuadé, ne peut être que celle de Porfirio Diaz mais qui en réalité est celle de Juarez.

La nuit de Mexico est pleine de lumières qui sont si différentes les unes des autres qu'elles me font penser, je ne sais pourquoi, à une vaste serre où fleurissent des fleurs gigantesques. Je ne quitte pas les avenues lumineuses. Au-delà de

2. Ici, manque vraisemblablement une page du manuscrit.

cette finition lumineuse, dans les quartiers, il y a des ombres, des silhouettes de clochers qui se dressent comme des revenants et je n'ai pas encore le goût de me laisser attirer sur la pente du passé. Je m'intéresse bien davantage aux habitants de Mexico, les amis de la nuit, car Mexico est la ville des noctambules. Il n'est encore que dix heures du soir et lentement les passants se demandent s'il est déjà l'heure du dîner. Pour s'attarder encore, ils regardent avec soin les vitrines, les boutiques qui jettent sur le pavé des grandes lueurs d'or et d'argent. Plus loin, je m'enfonce dans une zone d'ombre: c'est le chantier d'un grand bâtiment en construction, haut comme un gratte-ciel et inquiétant comme un paradoxe, si inquiétant qu'il fait se cabrer un cheval de bronze que tente de calmer un cavalier, un vice-roi qui est ajourd'hui chargé d'indiquer la direction du Paseo de la Reforma. Cette avenue, la plus belle de la ville, longue de plusieurs kilomètres, que je reconnais pour l'avoir parcourue dans mes rêves, est l'allée de l'avenir. Les arbres qui l'ornent et les lumières qui la tracent lui accordent le prestige du lendemain. Je n'ose encore franchir cette promesse et celle de la nuit et je retourne sur mes pas. Je cherche l'accueil de l'ombre dans les petites rues. Je m'arrête devant les pharmacies, toujours réconfortantes et optimistes, puis devant les seuils des restaurants ou des cafés.

Je suis guidé par une odeur qui tourne dans ma mémoire depuis que je suis à Mexico: celle du chocolat, cette boisson que je préfère depuis mon enfance. J'entre donc, sans plus hésiter, dans un café vert d'eau où, comme à Paris, on respire l'odeur des aquariums. Je me plonge dans la lecture de la carte, enchanté de lire des mots que je ne comprends pas et qui sont comme des promesses. Mais je sais découvrir le mot et fièrement je l'indique à la servante ronde et souriante, souriante à la mexicaine, qui vient prendre ma commande.

En attendant qu'on m'apporte la consommation, je m'habitue, c'est-à-dire que j'apprends à lire les visages de mes voisins. Près de moi, deux hommes, deux habitants de Mexico comme moi, discutent avec un plaisir évident. On devine qu'ils sont venus dans ce café avant tout pour discuter. Je ne comprends pas un mot de ce qu'ils disent mais je m'intéresse plus que je ne

le devrais (selon la politesse la plus élémentaire) à leur conversation. Ils se lancent leurs mains comme des balles. Ils remuent les doigts, penchent ou secouent la tête, haussent une épaule, se touchent le front. Je crois volontiers qu'ils jouent à un jeu dont j'ignore encore les règles.

La servante, plus souriante que jamais, d'un sourire qui me gêne et me flatte à la fois, un sourire que je ne sais pas traduire, pose devant moi une grande tasse et y verse un parfum couleur de chocolat. Une fumée épaisse monte de la tasse et forme au dessus de la peau brune une rose de papier de soie. Je crois rêver, je rêve. Je ne songe pas un instant, comme beaucoup seraient tentés de le faire, à rire de l'ivresse que donne le chocolat. J'approche mes lèvres et je les brûle, comme lorsque j'étais enfant et trop impatient. Est-ce une leçon que l'on veut m'infliger? Je ne devrais pas tant me hâter de goûter tout ce que me propose Mexico. Je me laisse donc couler lentement au fond de mon café-aquarium. Un soir d'entre les soirs à Mexico, comme un Mexicain patient et fervent, je regarde passer les heures et les gens, fumant, fumant et un peu triste, comme il convient en cette ville où le sourire de chacun n'annonce pas la gaieté mais une résignation dont je sens le poids s'abattre déjà sur mes épaules. J'aime me souvenir que tout n'est pas gai et je lis le destin sur les visages comme dans les mains. Seul dans ce café, devant cette table ronde comme la mémoire, je me rappelle que la mort est lente comme la vie et que nous vivons pour mourir. Je sais que c'est le thème d'une chanson qu'on chante ici. Pas dans ce café, bien sûr, où tout est calme et pacifique, mais dans les yeux des hommes et dans les mains des femmes. Je cherche une image qu'illustre ce refrain. Et tout à coup, sans que rien ait pu m'y faire songer, je revois cet homme, observé il y a quelques heures, qui trottinait dans la rue, portant comme un cadavre une charge trop lourde sur son dos; une corde lui pressait le front, retenait la chute de son fardeau et lui imposait toute la conscience du poids. C'était sans doute l'image de la destinée, d'une certaine destinée, celle qui vous apprend la servitude en même temps que la révolte. Cet homme, ce *cargador* qui semblait vouloir avancer trop vite, comme s'il craignait d'être frappé, remontant le courant de l'indifférence des passants qui

ne s'étonnaient même plus de ce supplice ambulant, était à mes yeux plus qu'un symbole. Et je me répétais cette phrase, belle comme un défi, entendue je ne sais plus où (à la frontière, au débarcadère, dans le hall de l'hôtel?): « Nous portons le soleil sur notre dos! »

Je n'ai décidément qu'à sortir de ce café. Il est temps de reprendre contact avec la nuit et de fuir les images et les fantômes, habituels clients des cafés.

Nuit fraîche de Mexico que le souvenir de la fièvre du jour vient exalter. Nuit douce puisqu'elle protège le sommeil en atténuant enfin les bruits et qu'elle semble abolir le temps. J'ai besoin d'oublier les siècles dont chacun a laissé en cette ville des traces qui sont de douloureuses cicatrices.

Je ne veux pas abuser de cette première nuit *mequiquaine*. Je flâne un instant encore comme celui qui, guidé par un parfum, cherche des fleurs sur un trottoir.

En m'éveillant le lendemain matin je savais où j'étais. J'entendais déjà les taxis se quereller à coups de klaxon. Et lorsque je descendis dans la rue les vendeurs de billets de loterie m'attendaient avec une impatience qu'ils ne songeaient pas à dissimuler.

Les habitants de Mexico aiment la rue. À cause du bruit sans doute. Les chauffeurs ne peuvent pas rouler cent mètres sans actionner leur klaxon et quand par bonheur (pour eux) il y a un encombrement, une *étonnante* symphonie éclate. Malgré la bruyante tyrannie des automobilistes, si forts grâce à leurs instruments électriques, les piétons ne se laissent pas impressionner pour si peu. Les rues principales du centre de Mexico, les grands carrefours accueillent les professionnels les plus divers, chacun avec son cri, bien entendu: vendeurs de billets de loterie qui vous affirment à très haute voix que vous allez gagner des centaines de milliers de pesos, crieurs (qui méritent bien ce titre) de journaux qui annoncent sans avoir jamais l'air de se fatiguer les événements du jour, marchands de cartes postales, de plans, de lys, d'insignes, de dentelles, de mouchoirs, de bonneterie, innombrables et bruyants.

Je m'arrêtais un instant. Un homme qui me ressemblait comme un frère plus jeune et brun, un étudiant (du moins il en avait l'apparence) vendait des journaux sans passion. Je lui tendis une pièce de monnaie et il l'échangea aussitôt contre un paquet de papiers imprimés. J'entrai dans un palais de bois et de céramiques où de nombreux hôtes attendaient avec patience qu'on leur servît des fruits et des œufs. C'étaient des étrangers pour la plupart, qui semblaient être venus passer le Carnaval au Mexique.

Je savais bien en entrant dans ce palais transformé en drug-store et nommé Samborn, que je ne trouverais pas ce que je venais y chercher. J'avais tort. Mexico est aussi une ville internationale et je ne fus jamais ennemi des rendez-vous cosmopolites. Le drug-palais et ses consommateurs rendent hommage à une capitale du monde. Je reconnais les sourires et les gestes de Montparnasse, de Soho, de Broadway et je pense à un drapeau multicolore. Tout le monde parle mais personne ne chante. Et comment ne pas s'en rendre compte. Les servantes sont vêtues comme pour un bal dans la cuisine. Il y a un arbre de Noël qui fait penser à un déjeuner de soleil. Ce n'est pas à Mexico que je prends mon breakfast mais ce n'est nulle part ailleurs. Peut-être ce pays fragmentaire qu'on appelle partout n'importe où. Parfois je me sens un citoyen de ce monde étrange et étranger[3].

Mexico, 15-28 décembre [1943]

3. La page se termine par une phrase inachevée: « Mes voisins et mes voisines – exotiques – parlent un langage ».

Mon cher Aliocha[4]

Voici quelques nouvelles. Je vous envoie mes impressions de ce grand voyage. Gardez-les. Nous les relirons et je vous en dirai plus.

J'étais un vagabond, un errant. Je me déclarais même dans un de mes poèmes voyageur sans bagages. J'aimais les départs et la bousculade qui les précède. Ce fut la nuit. Une nuit de trois années où l'on marchait à pas lents dans le sang et dans la boue. Et voici que de nouveau après tant de sombres nuits, celles du paralysé, la destinée me pousse brutalement dans le dos et me lance sur les routes du monde. Je suis toujours sans bagages mais j'ai le cœur très lourd. Je ne puis courir à droite et à gauche, bondir, sauter, oublier, je ne puis pas ne pas sans cesse retourner la tête pour voir l'ombre gigantesque qui me suit partout, me précède, m'accompagne, m'entoure ou parfois m'étouffe. L'ombre innombrable de ceux qui ne peuvent pas bouger, qui ont peur comme j'ai eu peur d'être suivi, épié, dénoncé, l'ombre des millions qui ont faim. Quand dans une rue d'une ville de ce continent heureux je passe devant une boutique pleine à craquer de victuailles, l'ombre me retient et me force à regarder ces chapelets de saucissons, ces collines de fromages, toute cette abondance comestible qui ressemble à celle décrite par les chansons enfantines, qui est aujourd'hui le rêve des milliers de torturés et qui est un cauchemar pour moi. Le parfum du café est celui du remords, le sucre est amer. Il faut partir à peine arrivé. Pour la première fois de ma vie je souffre de la liberté, comme je souffre de l'amitié, de la camaraderie, de la santé.

Je suis parti à la découverte d'un hémisphère avec sur mes épaules le poids de mon continent. Déjà j'allais quitter New York que j'avais tant aimée mais que j'avais mal reconnue, cette ville où venaient souffler tous les vents du monde, cette source d'où partaient des courants vers toutes les directions et qui

4. Cette lettre s'adresse au peintre graveur Alexandre Alexeieff dont Soupault avait fait la connaissance à Paris en 1923, autour des éditions Kra. (Philippe Soupault relate leur rencontre dans *Mémoires de l'oubli, 1923-1926*, Paris, Lachenal & Ritter, 1986, p. 143 et *sq.*; et dans « Propos d'Alexeieff », *Écrits sur la peinture*, Paris, Lachenal & Ritter, 1980, p. 320-321.) En 1943, Alexeieff se trouvait à New York.

tournait maintenant sur elle-même, étourdie jusqu'à l'engourdissement. J'étais ingrat puisque je partais sans regret. Le car qui nous conduisait à l'aéroport passait sur le pont qui franchit l'East River. La nuit était tombée et écartant le rideau qui m'abritait du froid je me penchais pour regarder la rivière. Avez-vous jamais traversé ce pont la nuit? Avez-vous jamais vu New York à sept heures du soir le 13 décembre depuis la rive gauche de la rivière? J'étais ingrat et New York, plus belle que jamais, montra son profil le moins célèbre et le plus émouvant. Une mosaïque de feux, une montagne ponctuée d'astres. J'enviai un instant ceux qui vivaient à Long Island et qui pouvaient, à chaque crépuscule, voir un miracle s'accomplir, une création d'un firmament. J'avais été ingrat et me repentais en me promettant, si jamais je revenais, de louer une chambre sur cette rive. Le car roulait le long du fleuve, sur une rive bordée de magasins, de hangars. Je songeais à ces veilleurs de nuit garde-magasins qui entre deux tournées peuvent considérer la montagne de pierre et de lumière à quoi je tournais le dos.

Heures des billets, des passeports, heures des attentes et des ronflements de moteur, heure des oublis et des décisions. Puis l'avion s'envole avec un passager qui déjà compte les minutes avant la prochaine étape. Plus que jamais j'aime cet arrachement de la terre, cette libération du sol. Et je voudrais n'être qu'un homme dépouillé de ces servitudes qui forment la vie quotidienne des malades, des prisonniers, des exilés. Les premières images qui vous assaillent dans un avion transcontinental ressemblent à celles du délire. Vous franchissez les saisons. Vous quittez le froid pour la moiteur, vous n'entendez plus la bastringue de chaque jour mais le vent dans les palmes.

Délires et retour vers la lucidité quand quelqu'un derrière vous demande l'heure, le temps qu'il fait, quand on vous sert à dîner. À peine ai-je terminé la soupe que nous survolons Philadelphie, au rôti c'est Baltimore, à Washington, première étape, vous terminez l'ice-cream.

Temps gagné et perdu. De nouveau les moteurs ronflent et le calme revient. On nous permet de regarder la nuit. Survoler la nuit un pays n'est peut-être pas la manière la plus précise de le connaître: ce n'est sûrement pas la plus mauvaise. Je crois que

pour découvrir les hommes il faut les voir vivre après le coucher du soleil. Ils sont différents de ce qu'ils étaient pendant le jour et moins sûrs d'eux-mêmes, peut-être moins composés*. Les régions et les paysages qui se transforment sous la pression de l'ombre nous ne pouvons les observer que de très haut. Du hublot de l'avion, je ne reconnais rien. Je découvre un nouveau pays, plus simple, plus calme, plus inhumain. Les hommes ont disparu de la surface de la terre. Il n'y a plus que des grandes taches d'ombre et des petits lacs de lumière à la surface desquels fleurissent des milliers d'étoiles. Les villes sont des feux d'artifices plaqués sur la terre pour toute la durée de la nuit. Ne croyez pas qu'elles se ressemblent toutes. Elles ont chacune un visage nocturne, scintillant et apaisé. On devine leur douceur ou leur activité à la façon dont les lumières brillent, au rayonnement des édifices, au nombre des intensités. Je ne connais pas leur nom mais je sais leur rêve et je devine leur avenir parce que je comprends leur solitude et leurs désirs. Je vois comme elles veillent, combien elles travaillent, comment elles s'amusent. Villes de la nuit, filles de l'ombre et de la nuit, maquillées de lumière, couvertes de diamants, vous souriez, vous êtes silencieuses, vous veillez. Je ne voudrais pas vous parler seulement des villes de nuit mais aussi des forêts endormies, des rivières qui flânent, des voies de chemin de fer sans détour, des routes qu'une auto dénonce par ses phares. Mais le sommeil est tout de même plus fort.

Déception. Je me réjouissais de prendre une tasse de café à Nouvelle-Orléans où il est bon. Impossible d'être servi. Le coffee shop de l'aéroport était fermé et comme je demandai au gérant qui veillait encore où je pouvais trouver une tasse de café, il me répondit simplement: « À vingt kilomètres d'ici. »

L'avion s'enfonce dans les nuages et n'en sort que par brefs intervalles. Je m'assoupis dans un brouillard de rêves et m'éveille en sursaut tous les quarts d'heure pour avaler ma salive. Nuages qui endorment. Un nouvel arrêt dans la pluie puis atterrissage.

Passeports. État civil. Votre âge. Votre poids. Où êtes-vous né. Et je pense à la petite banlieue de Paris où j'ai vu le jour. Chaville, Seine et Oise. Les bois. Les affreuses petites maisons et les blanchisseries. Chaville occupée. Chaville, petite ville

champignon, pauvre petite ville héroïque où l'on fait sauter les ponts de chemins de fer les jours de fête. Je suis à Brownsville, à l'extrémité méridionale du Texas, et l'on me demande mon âge et quelle est la couleur de mes yeux. Mon âge? La couleur de mes yeux et de mes cheveux?

J'ai bien répondu et je suis autorisé à prendre un autre avion. Nous bondissons dans les nuages pour retrouver le Mexique et le soleil. J'ai quitté les États-Unis, ce pays que pendant trois ans j'ai désiré comme un fiévreux désire une boisson fraîche. Je ne suis pas aussi ingrat que je l'imaginais. À quelques miles de la frontière, j'ai la nostalgie des Estados Unidos, de ses drugstores, de ses boys tout neufs et des girls aux jolies jambes et aux beaux yeux, de la camaraderie des démocrates, de la pesanteur des journaux, et de je ne sais quelle atmosphère que nous appelons liberté.

Nous avons retrouvé le soleil et la vue... Je puis distinguer des arbres, des clairières, des montagnes. Pas un homme. C'est l'heure pour moi de distinguer des différences. Je compte sur mon imagination autant que sur mes yeux. Un voyageur ne doit pas seulement observer mais inventer. Je retrouve des vieux souvenirs pour m'aider à m'approcher du Mexique.

Ma voisine me signale dans le lointain une tache grise et rouge. Pyramide. Nous nous approchons des monuments toltèques et je me souviens de ce que vous m'avez raconté des sacrifices humains. Nous contemplons, en en faisant le tour, ces pyramides qui ne sont plus ensanglantées que par le soleil. Je songe aux victimes, à toutes les innombrables victimes de Montezuma, mais bien davantage à celles du bourreau maniaque que nous nommons encore Hitler et qui continue sa sinistre besogne avec moins de franchise que Montezuma. Voici le lac et voici Mexico.

Sans que je le veuille – même je veux chasser ces comparaisons –, dès que je prends contact avec la terre et la lumière mexicaine, je songe à l'Afrique du Nord. Je retrouve la poussière, les arbres au feuillage sec, les routes plates, les bidons abandonnés sur les bords des chemins, les hommes couchés qui attendent que passe le temps, et le vent.

Mais en arrivant dans les faubourgs l'impression se confirme. Il y a des marchés en plein vent, une foule qui circule lente-

ment, sans se soucier des autres, des petits garçons en haillons qui courent à droite et à gauche, l'odeur de l'huile chaude, les plaques de lumières qui forment ou exaltent des taches sur les murs, des couleurs plus simples et plus violentes, une douceur de l'air qui amollit et la chaleur qui engourdit.

Il faut, si l'on veut voyager et regarder, être aussi modeste qu'un appareil photographique. Je ne vous envoie que des instantanés. Je suis, dès mon arrivée, assailli par des images, par des bruits et par des odeurs. La rue à Mexico est le lieu géométrique. La vie y coule à pleins bords. On est sans cesse secoué, réveillé.

Pour mieux comprendre[5], on a même ajouté des ombres: ce sont les mendiants. Ils demandent, eux aussi, à très haute voix la charité et eux aussi sourient et sont vraiment très aimables mais ils sont en haillons, leurs yeux sont brillants, leur voix pathétique, leurs gestes tragiques. Ils offrent et crient leurs infirmités et leur misère. Leur malheur, étalé avec soin, n'attriste pas la vue. Le courant de vie et de joie est trop fort.

Pourtant, comme on peut se tromper même si l'on n'est qu'un modeste appareil photographique. Chacun, me parlant des Mexicains, me dit qu'ils sont tristes et qu'ils ont un grand mépris pour la vie. Les vieilles traditions aztèques ou toltèques, les habitudes et les mœurs importées d'Espagne et unanimement adoptées démentent mes impressions de l'arrivée. Il faut donc se renseigner.

Je suis allé voir à quelques kilomètres de Mexico les hautes pyramides que j'avais survolées. Elles sont tragiques et rudes. On respire autour de ces monuments un air sauvage et, le jour de ma visite, la lumière du soleil était d'une cruauté, d'une dureté et d'une violence que j'ai rarement rencontrées. Il n'y a plus de sang sur ces pyramides, ni sur les autels de sacrifices, mais le souvenir du sang, subtil comme l'odeur de sang, et la couleur rouge qui demeurent en dépit des siècles et de la poussière, ne vous laissent pas de repos. Admirables paysages que les

5. La page qui précède manque manifestement, puisque celle-ci commence par les mots « animent et colorent », et se poursuit par « Pour mieux comprendre, [...] ».

hommes ont voulu rendre cruels selon la volonté de leur dieu, du soleil, leur soleil et le nôtre.

Je suis prêt à divaguer, confondant ce passé et ce soleil, ces lueurs et cette géométrie de pierre, tout ce drame inventé par des hommes et construit par des esclaves exaltés.

Il faut s'éloigner de ces lieux où brûle encore la passion de tuer et la joie de survivre. Dans le lointain: une forteresse. C'est un couvent de moines construit par ces mêmes Espagnols qui, au nom du Christ, tuèrent à leur tour les bourreaux et les victimes. Dans cette forteresse il y a des cellules. Je me souviens surtout de ces chambres étroites, construites pour la méditation. Une fenêtre qui encadre un paysage simple et profond impose à l'esprit une pureté, un détachement qu'on ne peut oublier. Elles sont étroites, ces fenêtres, mais elles s'ouvrent sur un monde, sur le domaine de l'âme.

Je reprends, vagabond, vagabond, mon chemin vers la ville, volcan humain entouré de volcans divinisés. C'est déjà le soir et des grands traits de feu dessinent la ville.

On me parle des dieux et des volcans. Les volcans à Mexico tiennent une place considérable. Ce sont des dieux dont on prononce le nom avec ferveur et respect. On ne parle pas ici de la pluie et du beau temps mais de la fumée et des volcans. Popocatepetl. Un nom dont les plus mauvais élèves se souviennent quand on leur enseigne la géographie. Il est beau ce dieu coiffé de nuages et de neige. Il est digne et inquiétant.

Il y a aussi un autre volcan dont on parle avec une tendresse surprenante. C'est un nouveau-né. Il y a quelques mois un paysan labourait son champ. Un jet de fumée jaillit de la terre, puis du feu et le petit volcan se mit à lancer des pierres vers le ciel, des pierres énormes et de la lave qui forment maintenant une petite montagne. Et chaque semaine on surveille très attentivement la croissance de ce petit qui n'est pas encore baptisé mais qui sera sûrement divinisé. Il promet beaucoup. Il fume et crache comme un grand volcan mais fier de sa force il ne cesse pas depuis sa naissance de jeter des pierres.

Tous ces volcans, tous ces dieux dont je vous parle ne doivent pas vous faire oublier les hommes. Le climat et les mœurs ont imposé aux Mexicains un amour du soleil que je ne partage pas.

Tandis que je vous écris, j'aperçois par la fenêtre des hommes qui, le dos contre le mur, fument, fument comme des volcans, parlent et font des gestes. Ils ne marchent pas mais flânent. Ils regardent le ciel et les yeux des hommes.

Le Mexique est un pays d'hommes.

Les femmes se cachent volontiers. Mais quand on les regarde elles sourient.

Il faut souvent s'étonner des légendes.

Au revoir cher ami, je pars dans un quart d'heure.

Je vous serre les mains affectueusement et j'embrasse Claire,

Votre ami Philippe

Ces pages inédites de Philippe Soupault nous ont été confiées par Christine Chemetov-Soupault que nous remercions ici. Elles datent de la fin de l'année 1943 et du début de l'année 1944, période au cours de laquelle, à la demande du gouvernement provisoire de la France libre, Soupault travaillait à la création, sur le continent américain, d'un réseau d'information – qui deviendra l'AFP. Une mission qui le conduisit à voyager en Amérique du Nord, puis en Amérique du Sud.

Ces pages se présentent sous la forme d'un manuscrit dont certains passages ont été secondairement dactylographiés sous le titre *Instantanés de Mexico*, et dédiés « À mon ami Jaime Torres-Bodet ». Sauf indication contraire, c'est le manuscrit, d'ailleurs lacunaire, que nous reproduisons ici, en signalant, au fil des pages, ses interruptions.